

les joies de la famille

20 avril 2010 – 10h03



Crédit : domaine public

C'était un matin, calme comme l'étaient souvent ceux de l'auberge. Il devait être 10h. L'effervescence du matin était passée et la frénésie du déjeuner n'avait pas encore commencé.

Il y avait un seul client, Monsieur Dinard : un ancien réparateur de balais à la retraite depuis plus de 20 ans, qui faisait pour ainsi dire partie des meubles. Il arrivait à l'ouverture et repartait à la fermeture, presque tous les jours. Il ne disait jamais grand-chose et se contentait de lire le Troubadour en sirotant son café devant la cheminé.

Ce matin-là, la Une montrait une photographie du dernier consortium des Puissants, qui venaient de s'accorder sur quelques mesures visant à dynamiser l'économie de Lutèce au regard des autres grandes capitales de l'Europe sorcière. Les deux familles qui régnaient sur la ville et étendaient leur influence au-delà, la Maison du Griffon Blanc et celle de Malebrumes, avaient toujours eu des rôles propres, mais se rejoignaient parfois pour régler des questions de politique extérieure.

Dans ses pierres dressées au-dessus de la Place du Castelet, la Maison du Griffon Blanc était une solide bâtisse à colombages, dont les dorures semblaient littéralement se répandre sur la rue. Les deux Patriarches, Tybalt l'aîné et Orbalt le plus jeune, étaient des gens aussi différents que l'on puisse l'imaginer. Si le premier était posé et réfléchi, le second était impulsif et impétueux. En associant leurs forces, ils parvenaient à avoir la rationalité et l'insolence nécessaires à guider l'économie sorcière du pays. Ils tenaient la Place de la Bourse entre leurs mains, et instillaient leur influence jusque dans les caveaux les plus sécurisés de la banque sorcière K'Or Y Gagne. Ils étaient aussi les superviseurs d'un organe aussi complexe que procédurier : le Ministère de la Magie, dont les différents départements étaient garants des différents aspects administratifs de la gestion du territoire. A eux deux également, ils comptabilisaient une flopée de descendants, des enfants gâtés insolents et désintéressés de toutes les affaires de leurs pères, qui noyaient leurs journées dans des futilités absurdes.

Plus loin, vers le Marais qui n'avait plus d'humide que son nom, ayant été asséché en des temps lointains, la Demeure de Malebrumes s'imposait comme un monolithe gothique, en avant-poste des Ombres. Coriolan de Malebrumes, le Patriarche de cette ancienne lignée parfois désignée comme celle du Solstice d'Hiver, était un homme rude et silencieux. Depuis des temps qui se perdaient aux confins du Moyen-âge, au moment de la scission entre les profanes et les sorciers et les jours sombres des Persécutions, ses ancêtres avaient mené la gestion interne de la Ville et assuré sa protection. Telle était toujours sa tâche, à lui dont le nom semblait voué à s'éteindre en même temps que lui.

Mr Dinard referma le journal et regarda la quatrième de couverture. Ce qui l'intéressait le plus, c'était la page des sports.

Crédit : CC-BY-2.0 : Floris Looijesteijn



Caupo, un torchon à la main, faisait la poussière. Absorbé par son travail il n'avait pas vu Enguerrand qui lisait devant la fenêtre au lieu de remplir les moutardiers. Merle s'était éclipsé pour une des affaires dont il ne parlait jamais. Caupona fermait les yeux, même s'il savait que ça ne devait pas être bien joli. Le commis avait besoin de se faire un peu plus d'argent que ce qu'il lui donnait ? C'était compréhensible. Ses vêtements enchantés de sortilèges d'extension coûtaient très chers, et ceux qu'il portait

actuellement s'useraient bientôt jusqu'à la trame. Saule, elle, était au marché des Halles Sainte-Calebasse, sur la Montagne Sainte-Genève. Beaucoup de Saintes hantaient les abords de la Bièvre, héritage d'un temps passé où les moldus n'avaient pas encore cherché à exterminer les sorciers. Ce fut à ce moment qu'une chouette se posa sur le bord des petits carreaux de la fenêtre dont les voilages étaient tirés pour laisser entrer la lumière du matin. Une chouette brune et hirsute, portant au collier le symbole du Ministère. Après avoir ouvert, Caupo attrapa une poignée de graines et offrit sa main ouverte au rapace qui se servit allègrement, puis repartit prestement sans un regard pour Enguerrand, tout proche.

L'aubergiste ne pris même pas la peine d'ouvrir la lettre. De toute façon, c'était sans aucun doute un rappel des consignes à destination des commerçants, en vue de la Grande Foire de Printemps de Lutèce qui débiterait la semaine suivante. Il y aurait un marché forain, des expositions, un concours d'inventions et des événements partout, drainant un flot important de monde. Caupona était prêt et son registre explosait. Il n'avait pas besoin qu'on lui envoie de rappels ! Ces bureaucrates gaspillaient de l'énergie. A la place, il avança à grandes enjambées vers son fils, toujours en train de lire, et lui mit un coup de torchon derrière la tête.

— Tu n'as pas du travail à faire, toi ?

C'était plus une remarque qu'une question, évidemment.

C'était un matin enneigé chez les Rautrins, la moisson n'avait pas été excellente et bientôt il faudrait vendre les derniers chevaux pour nourrir toute la famille. Trop maigres, le chef de famille se doutait bien qu'il n'allait pas recueillir beaucoup d'argent au marché de la ville centrale. Hélas, aucune autre option n'était envisageable. Ses yeux azurés se posèrent sur ses fils. Il en manquait un, le plus jeune, le plus vaillant de la fratrie. Où diable ce galopin avait-il pu disparaître ? Jetant un rapide coup d'œil dans la plaine qui entourait leur mesure, il ne vit rien de plus que les quelques bêtes qui leur restaient et cette montagne au loin, frontière avec le territoire d'Argent. Une montagne aux flancs raides et dangereux. Laisant échapper un soupir, le paternel se leva de son fauteuil et sortit affronter les rafales qui galopèrent tout autour de lui. Ce ne fut qu'en approchant de l'abreuvoir qu'il constata l'absence d'un des sacs de cuir contenant une portion de pain. La portion de son cadet. Le père Rautrin rentra chez lui en vitesse, les mains tremblantes, le regard injecté de sang. Hurlant comme un diable, il avertit ses fils de la disparition de leur frère. Ce jeune fou de Zéphyr avait enfin mis son plan à exécution ! Atteindre la ville des côtes du Nord. La ville où tous les rêves étaient possibles !

Le torchon s'abattit. Hébété, Enguerrand releva le visage, l'esprit encore plongé dans les neiges éternelles d'une montagne où son personnage était fait prisonnier.



— Comment je pourrais avoir du travail à faire quand Zéphyr a besoin de moi ?

Sur le coup, la réponse lui avait semblé logique. Mais le visage contrarié de son père ne semblait pas pleinement satisfait de cette phrase. Le décor montagneux disparut et le cadre de l'auberge se rappela à sa conscience. Il avait rangé l'arrière-boutique, attendait la livraison de sirops qui devait arriver plus tard dans la matinée, donc normalement non, il n'avait rien à... Oh. Les moutardiers... Sa bouche s'ouvrit sans produire de bruit, et le jeune

Caupona se leva et partit en direction du placard où se trouvait généralement le grand pot-mère, comme il aimait l'appeler avec affection. Traversant en courant la salle il salua d'un « *Bonjour Monsieur Dinard, belle journée non ?* » comateux, avec ce léger sourire qu'il prenait parfois au « *réveil* » d'un livre. Au passage, il jeta nonchalamment son recueil sur la table pour avoir les mains vides, puis se retourna face au placard. Ce fut cependant un bruit de bris de vaisselle qui répondit à ce geste : le livre avait atterri sur une carafe.

Son père avait-il entendu ? Bien sûr, quelle question ! Le son avait quasiment résonné comme dans une cathédrale, dans la salle presque vide. Ses yeux descendirent sur le lieu du crime. Ciel, son livre était plié !

— Non !

Se jetant littéralement au sol, il poussa d'une main les débris de la carafe et récupéra son livre qu'il frota et manipula doucement. Si la carafe avait contenu de l'eau, il n'aurait peut-être jamais connu la suite des aventures de Zéphyr.

Caupona observa son fils se jeter au sol et gémir, avec un peu d'inquiétude. Qu'avait-il cassé de si grave, cette fois ? Il n'y avait rien de grande valeur dans la grande salle... Il se dirigea vers lui, le cœur battant, mais le trouva dans une posture qui indiquait tout sauf une agonie. Il lui arracha le livre et le pointa vers lui en le menaçant dangereusement.

— Je te préviens, Enguerrand, si tu ne fais pas ton travail correctement, c'en est fini des livres, tu m'entends ? Les poèmes, les histoires, les nuits à regarder la Lune ! Dans quelques années tu auras une auberge à faire tourner ! Qu'est-ce que tu crois ? Je ne vais pas t'entretenir toute ta vie ! Et ce n'est pas en lisant où en écrivant des idioties que tu vas gagner de quoi nourrir ta famille ! Qu'est-ce que tu veux ? Vivre sous les ponts ? Comme Merle avant qu'il ne trouve refuge ici ? Tu te rends compte de la chance que tu as ? Combien de jeunes sorcières aimeraient pouvoir récupérer une affaire qui rapporte ?

les joies de la famille

Pour conclure la conversation, il donna un coup sec de livre sur le crâne d'Enguerrand, dans l'espoir illusoire de lui remettre le cerveau en place. Puis il rangea la fabuleuse histoire de Zéphyr Rautrin dans la poche intérieure de sa veste.

— Et si tu ne veux pas qu'il finisse dans le feu, je te conseille de te mettre au travail pour de bon !

Le regard hagard d'Enguerrand ne le resta pas longtemps. Les mots « *poèmes, histoires, fini* » arrivèrent sans aucun mal aux oreilles du jeune brun. Sa bouche s'ouvrit tandis que ses deux émeraudes prenaient des tonalités plus vertes encore qu'à l'accoutumé. Comment osait-il recommencer à lui dire ces âneries ?

— Si tu crois que j'ai besoin de ta permission, tu te trompes !

Quittant le sol pour se poster sur ses deux jambes, il regarda son père avec un énervement manifeste dans la voix. Il passa une main sur son tablier et releva le visage pour bien faire comprendre qu'il allait encore une fois oublier de se taire.

— Ce ne sont certainement pas des idioties ! Mais tu es tellement borné que tu n'as même pas envie d'essayer de comprendre. Pour toi, ne compte que ton commerce et le fait que je le reprenne ! Tu n'as jamais pensé à ce que je désirais, et si, moi, ça me plaisait d'écrire hein ? Que comptes-tu faire ? Me couper les mains ? Me crever les yeux ? Et bien vas-y ne te gêne pas !

Cette conversation ils l'avaient eue des centaines de fois, même si en ce jour, le ton était monté particulièrement vite. Pourquoi son père se fermait-il tellement au monde merveilleux des mots, et à cet avenir d'écrivain que le jeune-homme voulait ? Il y avait d'autres voies que de reprendre l'auberge, il y avait d'autres choses à découvrir que de s'enfermer dans ses murs pour fonder une famille !

— Et Merle est très bien comme il est. S'il est devenu celui qu'on apprécie aujourd'hui, c'est justement parce qu'il a ce vécu-là. Ne le dénigre pas ! Ne dénigre pas tous ce qui est différent de la vie que tu as menée !

Le vieux monsieur Dinard ne releva même pas la tête au débat houleux qui s'engageait, il était de notoriété publique que souvent, dans l'auberge du Chat qui Pêche, le père et le fils avaient des discussions qui dépassaient certains décibels.

Serrant les poings, le jeune Enguerrand recula de quelques pas pour fixer les restes de la carafe, au sol, avant de relever une énième fois les yeux pour les poser sur son père.

— Comment peux-tu parler de brûler un livre ? Tu sais à quoi tu me

fais penser ? À ces moldus qui brûlaient des sorciers parce qu'ils ne les comprenaient pas ! Tu ne vaux pas mieux qu'eux ! Bientôt tu me mettras sur le front le mot « *hérétique* », c'est ça ?

Enguerrand savait que l'allusion aux Persécutions était un coup bas. Cette période où le peuple sorcier avait connu la prison, la torture et les bûchers de l'Inquisition médiévale leur avait valu de s'enfermer au reste du monde, et y faire référence était toujours un point clé de puissance argumentative douteuse, dans une conversation houleuse. Mais comme chaque adolescent, le jeune-homme s'enflammait, débitait beaucoup de mots et de phrases, en faisant monter le son, sans réellement réfléchir à ses paroles.

— Qu'ai-je fait de mal ? A part aimer lire et vouloir autre chose, hein ?

Il n'y pouvait rien, cet appel de l'aventure, cette envie de connaître des tonnes de choses, étaient en lui depuis toujours. Il devait bien se rendre à l'évidence : il ne l'avait pas hérité de son père. Un peu comme ses yeux couleur absinthe.

Était-ce une particularité des poètes d'avoir la bouche sans cesse ouverte ? Un problème au niveau de la mâchoire ? Une incapacité des muscles de la bouche à rester contractés sous la consternation ? Quand il vit le regard de son fils, Caupona leva les bras au ciel une fois de plus.

Et allez ! Ça allait recommencer ! Ils allaient encore s'énerver, Enguerrand allait encore crier à l'injustice et l'incompréhension, voire scander de ne pas mêler Merle à tout ça, comme lors de l'épisode des boules de gomme. Caupo allait encore crier tout court, Enguerrand allait encore menacer de partir, Caupo allait encore menacer de le jeter dehors, Enguerrand allait encore dire qu'il comprenait pourquoi sa mère était partie. Caupo allait alors encore le gifler et Enguerrand partirait se réfugier sur le toit. Caupo partirait en claquant la porte faire le tour du pâté de maison pour se calmer, et au déjeuner tout serait redevenu comme avant. Deux ans que ça durait ! Merlin, mais à quel âge s'arrêtait la crise d'adolescence ? Il se mit effectivement à crier tout en martelant la poitrine d'Enguerrand avec son Index, à chaque fin de mot.

— Ha oui ? Tu crois peut être que tu peux vivre sous mon toit comme bon te semble, lire toute la journée et te mettre les pieds sous la table pour le repas ? Je ne te demande déjà pas grand-chose ! Je vois difficilement comment tu pourrais faire moins. Moi, à ton âge, je faisais déjà tourner la boutique seul ! Je n'avais pas besoin de mon père pour me rappeler de remplir les moutardiers !

Cédant à l'énervement, il renversa brusquement une chaise. Même hors de lui, il ne balançait que ce qui ne cassait pas. Et s'il n'avait fait que crier jusque-là, cette fois il se mit à hurler :

les joies de la famille

— Par la barbe de Merlin ! Mais qu'est-ce que tu veux que je comprenne ? Tu veux que je joue au poète moi aussi ? Et qu'on aille dormir sous les ponts ensemble ? Toi, tu essaies de comprendre que je fais ça pour ton bien ? Non, Monsieur veut ruiner des siècles et des siècles de dur labeur, gaspiller l'héritage transmis par des générations de Caupona ! Bien sûr qu'il compte, mon commerce ! Avec quel argent tu crois que je te les ai achetés, tes foutus livres, hein ? As-tu seulement déjà gagné une mornille avec tes salades ? Et toi, qu'auras tu à offrir à tes enfants, plus tard ? Un enfant, ça a besoin de nourriture et de vêtements, ça ne vit pas que d'amour, d'eau fraîche et d'histoires ! Un sorcier adulte non plus d'ailleurs !

L'allusion à Merle, en revanche, lui fit taper violemment du poing sur la table.

— Pardon ? Moi ? Dénigrer Merle ? Accepter quelqu'un que tout le monde rejette sous mon toit, lui offrir le gîte et le logement contre quelques heures de plonge, avoir perdu certains clients pour l'avoir défendu, tu appelles ça dénigrer, toi ? Elle est bien bonne celle-là ! Mais demande donc à Merle ce qu'il en pense, s'il préfère son ancienne vie de paria ou sa vie à l'auberge !.

La semaine précédente, il avait encore balancé une droite à un client de passage qui se moquait de l'air farouche de l'oiseau. Le problème, avec Caupo, était qu'il était très ouvert d'esprit... Mais pas avec son fils.

— J'aurais travaillé toute ma vie pour rien, donc ? Les Caupona auraient tous travaillé toute leur vie pour rien ? Plus de succession ? J'aime mieux voir l'auberge brûler plutôt qu'entre les mains d'un étranger ! Ton grand père se retournerait dans sa tombe s'il t'entendait !

Les yeux de Caupo semblaient vouloir sortir de leurs orbites.

— Et change de ton ou je risque de m'énerver pour de bon !

Si Enguerrand ne changeait pas de musique, son livre risquait de finir tout au fond du pot-mère. Au moins, ça le motiverait à remplir les moutardiers.

— Non, je ne changerais pas de ton. Comme je ne changerai pas d'avis !

Les larmes qui vinrent à Enguerrand ne le furent pas comme preuve de sa docilité, mais pour lui permettre de ne pas exploser de colère et d'énergie comme à son habitude.

— Tu ne comprends rien au sujet de Merle. Je n'ai jamais dit que tu le dénigras lui, mais ce qu'il a vécu, et donc ce qui l'a construit !

Son tablier défait ne formait plus qu'un chiffon serré dans ses mains.

— Son passé en somme ! Tu sais, cette chose dans la vie d'une personne composée de plusieurs époques différentes. Oh, il sera beau, mon passé !

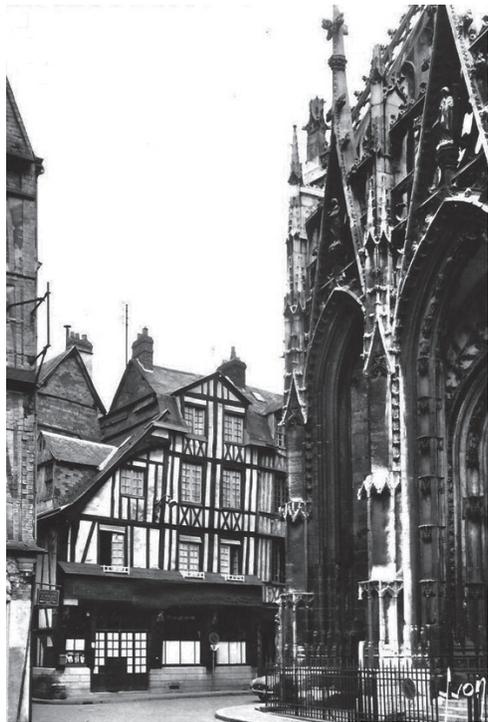
Oh que oui ! Qu'est-ce que j'aurai fait dans ma vie ? Tenir une auberge. J'aurai tenu une auberge toute ma vie ! NON MERCI !

Le tablier atterrit au sol d'un geste sec. Il n'avait pas l'agressivité de son père dans ses gènes, il lui aurait été bien difficile de prendre une chaise et de la balancer. A vouloir l'imiter, il se serait fait une entorse quelconque ou serait simplement tombé, comme à son habitude. Il ne savait pas non plus d'où venait cette maladresse et - à bien y réfléchir- il possédait plus de tares que de qualités. Passant le revers de sa manche sur ses yeux, il chercha de l'oxygène.

— Brûler ? Non ! Mais si j'avais un frère, l'affaire serait réglée ! MOI OU UN AUTRE C'EST PAREIL !

Poussant son père, il prit la fuite vers la porte. Il avait plu, la nuit précédente : se réfugier sur le toit aurait été suicidaire. Il frôla l'aubergiste au passage et - par accident - fit choir une autre carafe qui traînait sur la table. Celle-ci était remplie, évidemment, et se renversa en inondant ses propres vêtements. L'eau vint ensuite dégouliner sur le sol en incrustant le plancher de bois, juste avant que l'objet ne tombe dans un fracas de verre. Il s'arrêta à un mètre de la sortie, les larmes lui brouillant la vue, puis il la poussa et sortit en trombe, avant de s'affaler sur le pavé.

— Je n'ai pas fini ! JE T'ORDONNE DE REVENIR !



Crédit : carte postale ancienne, collection personnelle

C'était trop tard, et Caupona parla dans le vent. Ne faisant ni une ni deux, l'aubergiste suivit son fils et passa lui aussi la porte avec la ferme intention de le ramener par la peau du cou s'il le fallait. En face de l'auberge, les pigeons de Saint-Séverin regardaient la scène, médusés. Fulminant de rage, il passa au dehors et se relâcha à la vision de son fils à terre.

Il soupira en secouant la tête et le regarda avec un mélange de pitié et d'incompréhension. Quelle idée de se mettre dans des états pareils pour quelques pots de moutarde. Un pas de plus, et il attrapa Enguerrand, le soulevant pour le remettre sur pied avec une facilité déconcertante. A bien y réfléchir, il était moins lourd qu'un tonneau de bière. Alors, d'un ton

les joies de la famille

dénué de toute colère il demanda :

— Tu t'es fait mal, poussin ?

Il épousseta le pantalon de son fils et réajusta son pull.

A une rue de là, une silhouette discrète venait de tourner.

Merle avait terminé un peu plus tôt ses affaires, ce jour-là, et s'en trouvait assez soulagé. Maître Filth avait décidé qu'il y avait plus important, en cette journée, que le réapprovisionnement du vieux Landalphon, et avait chargé son majordome d'assumer cette tâche. Le métamorphe était largement moins reconnaissable et donc plus précieux, pour une fois, et avait été chargé de la livraison d'un colis de très grande valeur pour la Maison de Malebrumes. Il n'aimait pas aller trainer par là mais le pourboire avait été conséquent. Il avait bien gagné sa journée, c'était le moins que l'on pouvait dire. Depuis le matin, il avait la forme d'une petite vieille dame aux cheveux d'un gris doux, et avait usé cette apparence au mieux. Nul n'aurait pût croire que revenait de la Venelle des Brumes et Mirages une petite vieille dame aussi menue et aussi mignonne. Il était forcément au-dessus de tout soupçon. A présent, il allait à petits pas sur les pavés humides, pour ménager les minuscules chevilles dont il était alors pourvu. Il n'aimait pas vraiment être vieux. Et une vieille dame, c'était encore pire, avec l'ostéoporose. Mais en ce jour, il bénissait toutes les grands-mères, ses gallions en poche.

Il quitta le pont de l'Archevêché, traversa le quai de Montebello et finit par déboucher dans les ruelles du quartier commerçant. Le vent était frisquet, lorsqu'il tourna dans la Rue Saint-Séverin. Le bâtiment de l'auberge se dressait en face de lui, à l'angle de la Rue du Chat qui Pêche, avec ses colombages. Il pressa le pas.

Après quelques mètres, il distingua deux formes familières. L'une d'entre elles était au sol, puis fut soulevée comme un sac de grain par la grande forme plus large. Visiblement, il y avait eu du grabuge chez les Caupona, et Merle espéra que les dommages ne seraient pas trop importants, du côté du père comme du côté du fils. Il était habitué, à présent, aux explosions de colère qui résonnaient sous les poutres de la taverne. Récemment, elles tendaient à être de plus en plus fréquentes et de plus en plus explosives. Quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis la dernière. Il pressa le pas.

Avançant vers le père et le fils Caupona, il entrevit les vêtements trempés et les yeux rouges d'Enguerrand. C'était mauvais signe. Il y avait peu de chances pour qu'ils le reconnaissent, du premier coup d'œil en tous cas. En arrivant à leur niveau, il se planta à quelques deux mètres d'eux et saisit au vol un « *tu t'es fait mal poussin ?* » tout à fait inattendu.

Alors, se produisit quelque chose qui n'était presque jamais arrivé. Non loin du patron et Enguerrand, une petite vieille fluette dans un grand

manteau noir venait de souffler de rire, une seule fois, mais de façon bien audible. Merle en fut le premier étonné, et porta une main à sa bouche pour cacher le demi-sourire qui lui était resté.

Enguerrand resta un petit moment les yeux rivés sur ses quelques égratignures, avant de jeter un coup d'œil humide autour de lui. Sans comprendre, il se retrouva sur ses jambes, debout, les grandes mains de travailleur de son père le soutenant. Combien de fois ces mêmes mains l'avaient soulevé ainsi ? Depuis toujours, même s'il râlait et se montrait aussi têtu que son fils, le paternel Caupona avait ce que son fiston appelait un côté papa gâteau, celui-là même qui l'avait un jour poussé à lui offrir un livre sur les différences entre les fûts de bière. En soi, le contenu n'avait pas été intéressant, mais il s'agissait d'un livre ! Laissant donc faire son père, il eut un sourire en coin quand le mot « *poussin* » s'immisça. Cet amusement lui revenait sans cesse quand son paternel le nommait ainsi : un homme comme lui... fort, grand et qui ne pleurerait jamais, avait trouvé un petit surnom à son fils, bien contradictoire avec l'image qu'il renvoyait. Au moment où il porta sa main à sa bouche pour lécher ses éraflures, il entendit un rire. Discret et assez fluet, mais bel et bien un rire. Ses yeux tombèrent aussitôt sur une vieille femme qui les regardait. Sur le coup, Enguerrand l'aurait bien envoyé promener, cette vieille bique, mais son éducation l'en empêchait.

— Papa, je crois qu'on t'a entendu...

Se frottant les yeux avec sa main de libre, il essaya de dissiper cette fatigue typique qui venait après les moments de pleurs, puis il fixa son attention sur l'inopportune. A bien y regarder... elle lui disait quelque chose, et ce même s'il était sûr de ne l'avoir jamais vue, ce qui généralement... Un sourire étira ses lèvres et il attrapa la manche de son père.

— C'est... Merle...

S'en suivit un éclat de rire. Généralement, son père attendait d'être en comité très restreint pour sortir de pareils petits noms. Il venait de se révéler au grand jour...

Mais ce qui rendit le garçon encore plus joyeux fut le rire du commis. Ces expressions-là, chez l'oiseau, étaient rarissimes. Peut-être même qu'elles se comptaient sur les doigts d'une main. Non, en réalité, deux doigts suffisaient ! En cet instant, le jeune brun aurait volontiers couru vers son presque-frère pour le serrer dans ses bras. Cependant, Merle ne le laisserait pas approcher de trop et se déroberait à n'en point douter. Il opta donc pour raffermir sa prise sur le bras solide de son paternel. Il se laisserait trainer à l'intérieur.

Caupona, lui, avait tourné la tête d'un geste vif et furieux, en entendant ce rire. Merle ! Merle ? Il n'avait jamais entendu Merle rire mais ne le

les joies de la famille

réalisa pas vraiment. Sous le coup de sa colère récente, il ressentit plutôt une furieuse envie de frapper son commis. Cependant, bonne éducation oblige, il ne pouvait pas lever la main sur une vieille femme. Même si c'était Merle. Il se contenta de le fusiller du regard, en attendant mieux. Caupona ne comprenait pas vraiment pourquoi le commis subissait tous ces changements de forme. Il ne s'était jamais réellement penché sur le problème, mais il voyait plutôt la chose comme une série de costumes. Le véritable Merle, il le connaissait bien, avec ses cheveux noirs endormis. Peut-être, d'ailleurs, avaient-ils joué dans le fait qu'il le garde chez lui, et pas qu'un peu.

Lorsqu'Enguerrand se pendit à son bras, l'aubergiste comprit que la tempête pouvait s'achever là. Les moutardiers allaient se remplir, merci Merlin ! Caupo le traîna à l'intérieur, attrapant Merle au vol de sa main libre et poussant la porte avec son genou. Il venait de saisir le commis par le bras, si fermement qu'il était possible d'imaginer que l'irrigation de ses doigts s'arrêta net. Une fois à l'intérieur, il embrassa lui aussi son fils sur la joue et ajouta d'un ton un peu ironique :

— Si ce n'est qu'un petit bobo, tu peux aller te laver les mains et finir ton travail.

Alors, il en revint à Merle et plongea son regard, aussi sombre qu'un jour de tempête, dans celui de la mamie.

— Je peux savoir ce qui t'a fait rire, Merle ?

Il maintenait toujours le bras de la petite vieille et la regardait durement, sans ciller. Qu'attendait-il ? Une réponse, évidemment ! Et elle avait intérêt à être bonne !

En laissant échapper son rire discret, Merle avait su qu'il le regretterait. Il ne comprenait pas par quel étrange procédé il en était arrivé à ressentir l'envie de rire, mais l'heure n'était pas à l'analyse. Il avait laissé retomber son sourire en un clin d'œil, dès que Caupo avait posé sur lui ses prunelles noires de colère. Ses épaules décharnées de vieille dame s'étaient affaissées dans l'instant, et il avait instinctivement baissé le regard.

Ce n'était rien, en comparaison de ce qui l'attendait. Enguerrand l'avait bien cerné : Merle avait le contact physique en sainte horreur. La préhension de Caupo, ferme à l'extrême, presque violente, fut ressentie comme une agression en bonne et due forme par le métamorphe qui se braqua comme un cheval que l'on tentait de forcer à traverser un fossé. Malheureusement pour le commis, l'homme avait une force physique près de cinq fois supérieure à celle d'une misérable septuagénaire, et il fut entraîné malgré lui à l'intérieur avec un fracas de porte plus ou moins sonore. Son bras brûlait sous la main du tenancier, autant à cause des dégâts physiques qu'il pouvait y faire que des répercussions psychologiques associées.

Merle ne chercha pas à croiser le regard de Caupo. Il ne riait plus, mais alors plus du tout, incapable qu'il était de dresser une muraille entre le patron et lui, comme Enguerrand savait plus ou moins le faire. Se faire réprimander par Caupo était l'une des choses qui pouvaient lui arriver de pire, et il y avait derrière sa peur, derrière sa honte, l'angoisse sourde d'être mis à la porte. Son cœur battait à tout rompre. Il était en réalité dans une situation de stress incroyable, tant sous le coup de « l'agression » physique que de ses craintes profondes. Bien entendu, c'était ridicule. Caupo ne l'aurait pas flanqué dehors pour avoir souri du sobriquet de son fils. Mais Merle était incapable de ne pas envisager le pire. Un pincement se fit sentir dans son échine et surpassa la douleur de son bras.

En un instant, ce ne fut plus une vieille que Caupo tenait en main, mais un jeune-homme aux cheveux noirs, étrangement semblable à celui qui dormait sur les photos cachées dans la chambre d'Enguerrand. Les yeux rivés par terre près des souliers de Mr Dinard qui lisait toujours sans même avoir levé le nez, Merle cherchait quoi répondre avec un empressement tel qu'il le rendait encore plus incapable de mobiliser son langage.



Crédit : team lutetia

— Rien... rien du tout..., fit-il piteusement en espérant simplement que la main de Caupo ne serrerait pas plus fort.

Sans demander son reste, Enguerrand était allé remplir les pots de moutarde, espérant juste que les choses iraient pour Merle. S'il faisait vite, il pourrait peut-être récupérer son livre et repartir pour lire. Les yeux au ciel, il écoutait cependant d'une oreille ce qu'il se passait derrière lui. Quoi ? Merle avait bien le droit de rire ! Toujours à son affaire, il tourna un peu la tête pour jeter un œil, et ce qu'il vit le fit se figer net. Là, se tenait l'oiseau qu'il avait lui-même évoqué à la lumière de la Lune, au-dessus d'une photo, un soir de confidences. Plutôt beau quoique famélique, aux cheveux noir-de-jais.

— DIANTRE !

Un pot de moutarde manqua de se renverser et envoya des gouttelettes jaunes sur la table. Attrapant un torchon, il entreprit de faire disparaître le tout prestement, tout en gardant un œil sur la situation en cours.

les joies de la famille

Caupo avait-il déjà touché Merle ? Il n'en avait lui-même aucune idée, ne faisant pas attention à ces choses-là. D'ailleurs, il ne fit pas non plus attention à la réaction de Merle, sous sa prise : il ne s'aperçut même pas que la vieille lui avait opposé une quelconque résistance. Bien entendu, il ne l'aurait jeté à la rue pour rien au monde, même s'il menaçait souvent de le faire ! Même pas sur un coup de tête ! Il faisait partie de l'auberge au même titre que les moutardiers.

Lorsque le commis changea d'apparence, il ne fut pas étonné. Merle faisait ça tout le temps. Cependant, il fronça les sourcils, avisant les cheveux noirs et les yeux gris qui cherchaient à le fuir. Ces traits-là étaient les premiers qu'il lui avait connus, en ce soir où il l'avait trouvé endormi à la table numéro 7. Ce qu'il avait pensé en premier lieu, il l'avait toujours gardé pour lui. Même les paupières closes, ces traits-là avaient attiré son attention, au point qu'il avait cru un instant y voir quelqu'un d'autre. Tout le monde connaissait les Patriarches, dont les profils apparaissaient régulièrement aux yeux des lutéciens dans les pages du Troubadour ou de l'Anathème, les deux journaux concurrents des Lumières et des Ombres. Cet oiseau-là ressemblait à l'un d'entre eux, et pas le meilleur.

Ce soir-là, il l'avait réveillé à grand coup de seau d'eau. Au Chat qui Pêche, il n'y avait pas de traitement de faveur ! Cette apparence avait disparu à peine ses yeux ouverts, et l'aubergiste avait alors compris sa nature de métamorphe. Depuis, il l'avait vu sous mille visages. Et – pourtant – il avait toujours su intuitivement que le véritable Merle était celui-ci. Il se moquait de savoir pourquoi, mais il avait eu l'intuition que, ce petit gars-là, il valait mieux le garder au chaud. Et ne rien dire. Il ne savait pas tout ce que tout cela voulait dire, mais il avait dans l'idée que - si ça se savait - la nouvelle lui apporterait son lot de problèmes. Caupo extériorisait sa colère, mais il savait interioriser tout le reste. En cet instant, il ne laissa rien paraître de sa surprise. Jamais il ne l'avait vu ainsi, à l'état éveillé. Il ne desserra pas sa main pour autant, mais ne serra pas non plus d'avantage. Il regarda autour de lui : il n'y avait que Mr Dinard, toujours plongé dans sa gazette, mais il valait mieux être prudent. Il traîna Merle jusque dans la cuisine et l'envoya valdinguer contre l'évier. Puis il ajouta d'un ton agacé plus que fâché :

— Eh bien, si tu n'as plus envie de rire, tu peux te mettre au travail !

Au moins là, personne ne le verrait. Une chose dans son attitude - peut-être - avait trahi son émotion : il n'avait pas remarqué le gâchis de moutarde d'Enguerrand. Caupo n'était pas très regardant sur la manière dont le travail était fait, du moment que ça restait discret et pas trop illégal. Seul le résultat lui importait : il fermait bien les yeux sur la sorcellerie culinaire de Saule, et trafiquait lui-même des alcools interdits à ses heures.

Au-delà des journaux, forts rares étaient ceux qui avaient déjà eu l'occasion de voir le Patriarche des Ombres en personne, et encore plus rares étaient ceux qui éprouvaient l'envie de se remémorer ce jour. Pourtant, quelques

un avaient déjà évoqué la silhouette élancée de cet homme de bientôt cinquante ans, au regard gris perçant, aux cheveux noir corbeau et à la barbe sombre. Si le visage de Merle ressemblait distinctement au sien, quoique bien plus jeune et creusé, il avait un menton moins large et ses yeux - du même gris - portaient une expression sensiblement différente. Il ne sut pas quelle apparence il avait prise et - à vrai dire - c'était le dernier de ses soucis. La main de Caupo ne l'avait pas lâché, faisant sans mal le tour de son bras. Un bref instant de latence s'était installé, dont il n'avait pas compris la nature. Il avait seulement senti les yeux de Caupo se poser sur lui de façon anormalement détaillée.

Crédit : domaine public

Ce fut alors qu'il fut propulsé dans la cuisine, et Merle se rattrapa comme il put à l'évier, se demandant si son misérable éclat de rire avait pu être la cause d'une réaction pareille. Était-ce vraiment possible ? Avait-il donc été si effronté ? Allait-il vraiment se faire mettre dehors ? Si tel était le cas, où irait-il ? « *Si tu n'as plus envie de rire, tu peux te mettre au travail* », gronda Caupo, et Merle ne parvint qu'à le fixer avec ses yeux gris pleins d'incompréhension. Il ne le chassait pas ?



— Je... Tout de suite..., fit-il en attrapant on ne put plus maladroitement la paire de gants qui était posée sur le rebord de la faïence. Un peu tremblant, il envoya couler de l'eau dans le chaudron de soupe à l'oignon et essaya de saisir sa baguette dans sa poche pour lancer un sortilège qui aiderait le décollement du fromage séché. Il respira un grand coup, laissant l'eau couler de façon inutile dans le chaudron qui débordait déjà. Cette fois, il avait vraiment cru que son compte était bon. A y réfléchir, il avait plus peur de Caupo que du vieux Landalphon de Nesles, alors que ce dernier n'avait même plus véritablement forme humaine et comptait plus de tentacules que de doigts. Et à la fois, il ne s'était jamais senti plus en sécurité que derrière les larges épaules de celui qui lui apportait le gîte et le couvert. Il soupira et trouva enfin sa baguette dans le pot à spatules, avec laquelle il lança le sortilège d'une voix maladroite.

Dans la salle de l'auberge, Enguerrand regardait les moutardiers avec un air conquérant et se permettait d'autres sorts. De la pointe de sa baguette, il avait fait apparaître des mots dans l'air, faits de filaments d'or. Des vers qu'il avait écrits la nuit précédente, des vers incomplets. Il lui manquait la chute ! Il fit tout disparaître, lorsque son père revint de la cuisine où il avait jeté Merle.

— Je peux... Savoir pourquoi tu l'as trainé comme ça dans la cuisine ?, murmura t'il.

les joies de la famille

Il voulait savoir la raison de son père pour cet emportement. Était-ce en rapport avec l'apparence de l'oiseau ? Ce joli jeune-homme devait-il être à ce point caché ? Son père ne pouvait pas lui mentir. Enguerrand était naïf, impétueux, inflammable, terne par instants, mais il n'était pas aveugle et avait ce sens de l'observation typique des Caupona. Les nuits où il s'endormait sur le sol de la chambre de Merle, il se rendait bien compte de cette apparence récurrente. Ce qu'il ne savait pas, c'était qu'être au courant pouvait le mettre en danger. Il n'avait fait aucun rapprochement particulier, son intérêt pour la politique se limitant pour l'heure à une forme de contestation d'à peu près tout. Les yeux émeraude posés sur son père, il attendait une réponse.

Malheureusement pour sa tranquillité d'esprit, Caupona faisait partie des rares personnes à avoir déjà vu Merle sous sa forme naturelle et à avoir déjà vu Coriolan de Malebrumes autrement que dans les journaux. Avec Enguerrand, peut-être Saule, et peut-être une malencontreuse cliente de l'auberge qui n'avait rien réalisé, il devait être le seul. Il se serait volontiers passé de ce privilège, mais il n'avait pas le choix. Récemment, les Puissants s'étaient mis en tête de mener des réunions ou « *consortiums en terrain neutre* », ni dans la demeure des uns ni dans celle des autres, et « *plus proches du terrain* », ce qui ne correspondait – il le pensait – à aucune volonté réelle de prendre des mesures sociales. C'était pour picoler avec classe. Ils étaient humains. Le fait était qu'ils réquisitionnaient sa cave, aménagée de quelques tables au milieu des étagères de réserve, à raison d'un soir de temps en temps. Sa position était inconfortable. Et il préférait faire en sorte que Merle ne travaille pas ces jours-là, au cas où. La question d'Enguerrand le cueillit dans cette réflexion. S'il « *pouvait savoir pourquoi il l'avait entraîné ainsi ?* » Il fixa Enguerrand quelques secondes et répondit un simple : « *Non* ». C'était sans appel. Et pour bien lui faire comprendre que la discussion était finie, il reprit son époussetage des étagères. Il eut une pensée pour Merle et espéra ne pas l'avoir effrayé. Il lui offrirait un verre d'alcool de piment, au soir.

Si Caupo avait effrayé Merle ? C'était le moins que l'on pouvait dire. Il avait bien souvent vu son patron et Enguerrand en venir à des extrémités semblables, mais c'était la première fois qu'il faisait physiquement les frais d'une colère du père Caupona. Même si l'homme n'avait pas serré spécialement son bras, son muscle s'était contracté à tel point qu'il en était encore douloureux à chaque rotation de l'éponge au fond du chaudron. A cette heure, Merle était bel et bien en train de se jurer de ne plus jamais rire, en tous cas en présence de Caupo.

L'un des trois chats errants qui venaient fréquemment fouiller dans les poubelles de l'arrière-cour sauta sur le rebord de la fenêtre et vint frotter sa tête contre le bois vermoulu de l'hubrisserie. C'était un chat petit, d'un gris sale, avec des yeux jaunes ronds cerclés de noir. Dans l'une des assiettes sales, non loin, restait un petit bout de congre astigmaté, cuisiné par Saule.

Au moins, cette nourriture ne serait pas perdue. Après avoir arrêté un instant l'eau et retiré ses gants, il ouvrit la fenêtre et gratta le chat. Le morceau de poisson disparut dans le gosier félin, et le matou prit déjà l'air d'attendre la suite. Il ne reçut qu'une seconde gratouille, et la fenêtre fut refermée.

— Navré. C'est tout ce que j'ai, fit-il en tâchant d'oublier ce qui venait de se passer.

Il repassa alors les gants et poursuivit la vaisselle, ne se doutant pas que Caupo l'imaginait déjà derrière un verre de Brandy-Piment.